
TOPOGRAPHIE
ET
HISTOIRE GÉNÉRALE D'ALGER

DÉDIÉE
AU TRÈS-ILLUSTRE SEIGNEUR
DON DIEGO DE HAEDO
ARCHEVÊQUE DE PALERME, PRÉSIDENT ET CAPITAINE-GÉNÉRAL
DU ROYAUME DE SICILE

PAR
LE BÉNÉDICTIN FRAY DIEGO DE HAEDO
ABBÉ DE FROMESTA

Traduit de l'espagnol par MM. le Dr MONNEREAU et A. BERBRUGGER.

(Suite. Voir le n° 82).

CHAPITRE IV.

COMMENT ALGER TOMBA AU POUVOIR DES TURCS.

Depuis longtemps déjà, les habitants d'Alger s'étaient adonnés aux courses sur mer avec quelques navires à rames construits chez eux, volant, et causant aux chrétiens le plus grand préjudice; mais après la conquête du royaume de Grenade effectuée par le roi Catholique, en l'année de N. S. 1492 (1), ces actes de

(1) Ferdinand V, dit *le catholique*, déjà roi d'Aragon et de Navarre, ce prince par son mariage avec Isabelle réunit la Castille à ses états.

Ferdinand et Isabelle portèrent en commun le titre de roi d'Espagne, depuis l'expulsion des Maures par suite de la conquête de Grenade.

piraterie augmentèrent considérablement par suite du passage en Barbarie d'un grand nombre de Maures, provenant de ce royaume ou de ceux de Valence et d'Aragon. Ces Maures, nés et élevés en Espagne, se trouvaient, par leur connaissance pratique des côtes de ce pays, et de celles des îles voisines de Majorque, Minorque, Ivice, etc., dans les conditions les plus favorables pour exercer sur ces divers points leur coupable industrie, c'est effectivement ce qu'ils firent.

Après que le comte Pedro Navarro, agissant au nom du roi Catholique, eût enlevé, ainsi que nous l'avons dit, la ville d'Oran aux Maures, en l'année 1509, ce souverain fit diriger une flotte puissante sur Alger et sur Bougie dans l'intention de détruire ces deux villes et d'en chasser tous les corsaires qui y trouvaient un abri. A cette nouvelle, les habitants d'Alger, frappés de terreur, s'empressèrent de se soumettre à l'obéissance du roi d'Espagne et conclurent avec lui un traité de dix ans, par lequel ils s'engageaient à lui payer chaque année un tribut. Mais comme la principale intention du roi Catholique était d'empêcher la continuation de la piraterie des Algériens, il fit établir, soit de bon gré soit de force, sur l'île que nous avons dit si rapprochée de la ville d'Alger, un fort dans lequel il installa, sous les ordres d'un capitaine, une garnison de deux cents hommes, largement pourvus de vivres, d'artillerie et de munitions (1).

Par ce moyen les Algériens furent suffisamment empêchés de se livrer à la course sur mer, et à toute tentative de rebellion (2)

(1) C'est alors que pour assurer les effets de ce traité, le comte Pedro Navarro conquérant de Bougie vint construire à grands frais et avec une merveilleuse promptitude sur le principal îlot d'Alger, la forteresse qui reçut le nom de Pégnon, à cause de la base *rocheuse* qui la supportait. (*Penon* augmentatif de *Pena* signifie gros rocher en espagnol).

A. Berbrugger. *Le Pégnon*, page 16.

(2) Il existait au lieu même où l'on voit aujourd'hui (1780) la tour du phare *deux* ouvrages fortifiés occupés par les chrétiens. Plus tard, lorsque ces forteresses tombèrent *toutes deux* au pouvoir de Kheir ed-Din, il n'en conserva qu'une et fit servir les matériaux de l'autre à la construction de la jetée qui est encore debout. Le fortin conservé est celui qui sert de base à la tour du phare.

(*Zohrat en-Nayerat*. Traduction d'Alph. Rousseau, sous le titre de *Chronique de la régence d'Alger*, page 16).

jusqu'à la mort de ce souverain qui eut lieu au mois de janvier 1516 ; à cette nouvelle ils résolurent de profiter de cette circonstance pour se débarrasser du joug des chrétiens. A cet effet, ils adressèrent des envoyés à Barberousse qui se trouvait alors à Giger (Djidjelli), ville de la côte située à 180 milles à l'est d'Alger, pour le supplier au nom de cette bravoure et de cette expérience dans la guerre dont il avait donné tant de preuves, de vouloir bien venir au plus tôt avec ses galères et ses troupes turques les délivrer du pouvoir des chrétiens et de la vexation continuelle qu'ils subissaient par leur présence dans ce fort (1), s'engageant à le récompenser lui et ses soldats des efforts qu'ils tenteraient dans ce but. En entendant les propositions de ces émissaires, Barberousse fut extrêmement charmé de l'occasion qui lui était offerte de réaliser le désir qu'il caressait depuis longtemps de se rendre maître d'Alger, et d'un grand royaume en Berbérie. Il témoigna donc à ces Algériens la peine qu'il éprouvait de les voir si maltraités par les chrétiens, il leur exprima son plus vif désir de les délivrer de cette oppression, et les renvoya très-satisfaits de cette réponse. Prenant immédiatement ses dispositions, il embarqua quelques jours après sur huit galères à destination d'Alger, la majeure partie de ses Turcs avec de l'artillerie et des munitions, et se dirigea lui-même vers cette ville par la route de terre avec le reste de ses troupes.

Dès son entrée dans cette place, Barberousse, désireux de montrer ses bonnes intentions envers la population se mit aussitôt à canonner la forteresse de l'île (le Pégnon), mais sans résultat appréciable à cause de la faiblesse de son artillerie. Comme son principal but était de se rendre maître d'Alger, il étrangla quelques jours après de ses propres mains dans un bain Selim el Eutemi (Et-Teumi), chef des Arabes de la Mitidja, qui, ainsi que nous l'avons dit, commandait dans la ville, et l'avait reçu dans sa propre maison avec la plus grande courtoisie. Dès que ce meurtre fut accompli, les Turcs parcoururent les rues de la ville proclamant à grands cris Barberousse souverain d'Alger. Les ha-

(1) Sa vue était comme une épine qui perçait le cœur des Algériens.
(*R'azaouat Kheir ed-Din*).

bitants saisis d'épouvante, n'osant faire aucune résistance, furent contraints de se soumettre au pouvoir de Barberousse, ainsi que nous le raconterons avec de plus amples détails dans l'histoire des Pachas ou Gouverneurs d'Alger.

Cet événement eut lieu dans le courant du mois d'août 1516, et depuis cette époque les Turcs sans cesser d'occuper Alger, n'en ont pas moins étendu leur domination sur toute la Berbérie. Ils ont acquis sur mer et sur terre pour les entasser dans Alger un si grand nombre de richesses, que si cette ville fut autrefois une capitale (1) riche et puissante, on doit à plus forte raison la considérer aujourd'hui comme la plus célèbre et la plus renommée non seulement de la Berbérie, mais encore de toutes les villes, qui au Levant et à l'Occident, sont soumises à l'obéissance de la Turquie.

CHAPITRE V.

DE LA FORME ET DE L'ASPECT DES MURAILLES ACTUELLES D'ALGER.

Le circuit des murailles de cette ville peut être, par sa forme, comparé à un arc muni de sa corde; son front de mer s'étend entre l'Est et l'Ouest, le port suit également cette direction ainsi que les angles, galeries et les terrasses de toutes les maisons qui sont dépourvues de fenêtres, comme nous le dirons plus loin. Les murs qui représentent le bois de l'arc sont établis sur une colline qui va en s'élevant graduellement jusqu'à son sommet, et les maisons qui suivent aussi cette direction, sont bâties les unes au-dessus des autres de telle sorte, que les premières, bien que grandes et hautes, n'empêchent point la vue de celles qui se trouvent derrière elles.

Une personne qui de la mer fait face à la ville d'Alger se trouve

(1) Nous avons démontré dans une note précédente comment Haedo a confondu Iol Cesarea avec Alger. Au temps où Iol capitale des rois de la Mauritanie était dans toute sa splendeur, Alger, sous le nom presque ignoré d'Icosium ne comptait guère que parmi les villes de troisième ordre; elle n'est donc devenue la capitale de la Berbérie et n'a réellement acquis l'importance dont parle Haedo que depuis qu'elle a été soumise à la domination turque.

avoir à sa droite l'une des extrémités de cet arc correspondant au N. O. ; en face le sommet de cette ville qui regarde le Sud en inclinant un peu vers l'Ouest, à sa gauche enfin l'autre extrémité qui est orientée vers le S. E. Entre ces deux points extrêmes et pour compléter la ressemblance que nous avons indiquée, s'étend en figurant la corde de l'arc, une muraille moins élevée que les autres, bordant la mer et continuellement battue par la vague.

Notre comparaison se trouve, il est vrai, un peu défectueuse en ce qui concerne la corde de l'arc, parce que la muraille qui la figure, au lieu d'aller en ligne droite d'une extrémité à l'autre, comme cela doit être, fait avant d'atteindre le côté droit de l'arc, une forte saillie en mer sur une pointe naturelle formant une espèce d'angle ou d'épaulement. C'est à partir de cette pointe ou saillie, qui part de l'extérieur d'une porte de la ville (1), que commence le môle établi par Kheir ed-Din Barberousse pour former le port, ce qu'il effectua en comblant par un terre-plein la courte distance qui existait entre la ville et l'îlot. Au-delà de cette pointe la terre et la muraille forment une rentrée qui va rejoindre directement l'extrémité droite de l'arc. Cette enceinte est de tout point très-solidement bâtie, et crénelée à la mode ancienne. Du côté de la terre son pourtour est de 1800 pas, et de 1600 sur le front de mer, ce qui lui donne un développement total de 3400 pas (2). La hauteur de l'ancienne muraille qui s'élève en amphithéâtre est d'à peu près 30 palmes ou empan (3), et de 40 environ pour la portion bâtie sur les rochers qui longent la mer ; elle est partout d'une épaisseur moyenne de 11 à 12 palmes.

A cette enceinte continue, Barberousse, en 1532, fit ajouter un mur qui passant sur le terre-plein par lequel il avait réuni la ville à l'îlot pour former le port, va directement en se portant sur la gauche rejoindre cet îlot. Ce mur a environ 300 pas de longueur, 10 empan d'épaisseur et 15 de hauteur seulement, il est beaucoup moins élevé que les autres fortifications. Il a été

(1) La porte Bab. el-Djezira, aujourd'hui porte de France.

(2) Pas commun, soit deux pieds et demi.

(3) La palme ou l'empan, mesurée de l'extrémité du pouce à celle du petit doigt équivalant à 0^m25 c. environ.

établi surtout dans le but d'amortir sur ce point l'action des vagues furieuses fréquemment soulevées par les grands vents d'ouest, qui en empêchant la circulation sur le môle auraient en outre causé des avaries sérieuses aux divers batiments qui s'y trouvent amarrés. Un peu plus tard, en 1573, le Pacha Arab Ahmed compléta ce travail en faisant enceindre d'un mur l'îlot, à l'exception de la partie méridionale qui comprend le port. Ce mur est beaucoup plus bas que celui du môle, c'est plutôt une sorte de parapet pour qu'en temps de guerre l'ennemi ne puisse pas débarquer sur l'îlot et se rendre maître du port, ce qui lui donnerait infailliblement toute facilité pour balayer la terre avec son artillerie.

CHAPITRE VI.

DES PORTES D'ALGER.

Neuf portes pratiquées dans le mur d'enceinte facilitent au public l'entrée et la sortie de la ville : Nous allons les décrire successivement. Près de l'extrémité droite de l'arc que nous avons dit être située au N. O., se trouve une porte appelée Bab el-Oued, s'ouvrant à peu près dans la même direction. A partir de cette porte en suivant (à l'extérieur) le mur d'enceinte que l'on se trouve avoir à main gauche, on gravit la montagne et après un parcours de 800 pas, on atteint le sommet de la ville (milieu de l'arc) où s'élève la Kasba, ancienne forteresse dans laquelle est percée une petite porte dite de la Kasba, et regardant à peu près le S. O. A vingt pas de là environ sur la même ligne existe une autre petite porte dépendante également de la Kasba et orientée de même que la précédente. Ces deux portes sont réservées exclusivement au passage des Janissaires et soldats qui habitent et gardent cette forteresse. En suivant la pente du terrain, on arrive à 400 pas plus loin devant une grande porte très-fréquentée qui se nomme la Porte Neuve, et fait face en plein au midi. L'inclinaison du terrain continue, et quand on a franchi une distance de 400 pas encore, on rencontre une autre grande porte dite Bab-Azoun regardant le S. E. ; elle s'ouvre sur une rue longue d'environ 1260 pas et correspond à la porte opposée de Bab el-Oued, par laquelle nous avons commencé cette description.

La porte Babazoun est extrêmement fréquentée à toute heure du jour : en effet elle donne issue à tous ceux qui veulent se rendre aux champs, dans les douars ou dans toutes les localités de la Berbérie. C'est par là également que pénètrent les provisions de bouche, ainsi que les Maures et Arabes qui de toutes parts se rendent à la ville. A cinquante pas environ au-dessous de cette porte, se termine à la mer l'angle de la muraille que nous avons comparé ci-dessus à l'extrémité gauche de l'arc. En se dirigeant de ce dernier point vers le Nord, on suit la corde de l'arc, ou muraille du front de mer qui va en droite ligne sur une longueur de 800 pas pour atteindre le môle ; avant d'y arriver, à une distance de 300 pas environ, on rencontre un pan de mur indiquant une construction plus récente et qui s'avance sur la mer en forme de demi-lune. Dans sa concavité qui est de 80 pas, cet ouvrage renferme un chantier de construction, où conjointement avec celui qui est établi sur l'îlot, on y construit les galères et autres bâtiments. Cet arsenal n'a aucune ouverture à l'intérieur de la ville, mais il est en communication avec la mer au moyen de deux portes en forme d'arceaux bâties en pierre, et possédant chacune les dimensions nécessaires pour donner librement passage à une galère désarmée. Ces deux ouvertures sont séparées par un court espace que remplit une maison destinée au logement des patrons de navires (en réparation). Le premier de ces arceaux est rempli ordinairement par un mur haut de deux *tapias* (1) que l'on démolit toutes les fois qu'il s'agit d'y faire passer une galère que l'on veut échouer, la seconde est fermée excepté à sa partie tout-à-fait supérieure, par une porte en bois, garnie d'une serrure et de cadenas, elle sert à l'entrée et à la sortie des ouvriers de l'arsenal.

(1) *Tapia* qui signifie pisé ou torchis, est aussi le nom d'une mesure appliquée à ce genre de maçonnerie. La *Tapia* est comptée aujourd'hui pour 50 pieds, ce qui porterait la hauteur du mur dont il s'agit à 100 pieds, élévation considérable pour une construction qui en raison de son appropriation devait être très-fréquemment démolie. Il faut donc admettre que la *tapia* était une mesure de 5 à 6 pieds du temps d'Haedo, ou bien qu'elle est variable comme toutes les mesures de capacité et de dimensions usitées en Espagne qui suivant chaque province différent, tout en portant le même nom, d'un tiers et quelquefois de plus de la moitié.

A quarante pas de ce chantier, dans une muraille qui a été faite postérieurement en vue de rapprocher de la mer l'enceinte de la ville, on trouve une petite porte qui correspond à une autre semblable située à 50 pas à l'intérieur, et ouverte dans l'enceinte primitive. Cette dernière porte, où veille continuellement une garde, est fermée la nuit avec beaucoup de soin. La première de ces deux portes qui baigne dans la mer s'appelle porte de la Douane ; ce nom lui vient d'une petite maison sise à côté qui est à proprement parler la Douane, où l'on décharge et enregistre avant leur entrée en ville, toutes les marchandises apportées par les commerçants chrétiens ; celles au contraire que portent les navires turcs et maures sont débarquées sur le môle. Ces deux petites portes donnent également passage aux pêcheurs qui vont ou prendre la mer, ou vendre en ville le produit de leur pêche : il y passe beaucoup de monde, principalement le matin.

Nous avons parlé plus haut de l'angle saillant que forme le front de mer, à son point de rencontre avec le môle qui va se souder à l'îlot. Dans cet angle, et à 200 pas de la porte de la Douane, s'en trouve une autre très-importante appelée Babazira (Bab el-Djezira, la porte de l'île) donnant accès au port ; elle est pour ce motif extrêmement fréquentée du matin au soir par un concours considérable de gens de mer Chrétiens, Maures et Turcs, et par une infinité de marchands et gens de toute condition.

CHAPITRE VII.

DES CAVALIERS ET BASTIONS QUE RENFERME L'ENCEINTE D'ALGER.

Bien que dans son pourtour la muraille contienne un grand nombre de tours et de cavaliers, ces ouvrages étant tous d'ancienne forme et très-faibles, on ne peut guère en compter que six sur lesquels repose la défense de la place. Commencant ainsi que nous l'avons fait plus haut, nous prendons pour point de départ l'extrémité droite de l'arc que nous avons dit être située au Nord-Ouest (1). Sur cette extrémité qui touche la mer il existe

(1) Le texte porte *tramontana* seulement, ce qui doit être une erreur.

un bastion avec terre-plein de vingt pas carrés, avec neuf embrasures, dont trois regardent le Nord, trois l'Ouest, et trois le Sud-Est. Ce bastion n'a été armé jusqu'ici que de cinq pièces de petite artillerie : trois tournées vers la terre et deux vers la mer ; il est d'une hauteur d'environ 26 empan et fut construit en 1576 sous le règne du Pacha Rabadan (Ramdhan) renégat sarde. En suivant la muraille extérieure ainsi que nous l'avons fait précédemment, on arrive comme il a été dit à la porte Bab el-Oned, au-dessus de laquelle est bâtie une tour ou bastion de peu d'importance, sans terre-plein et dépourvue d'artillerie. Cette tour est percée de six embrasures deux en avant et deux de chaque côté. On trouve à 400 pas de là en gravissant la côte, un petit bastion muni d'un terre-plein : il est haut de vingt-et-un empan, large de quinze, il contient six embrasures qui ne sont point armées. Quand on a franchi une autre distance de 400 pas, on atteint le sommet sur lequel s'élève la Kasba, c'est ainsi qu'on appelle la forteresse antique de la cité. Elle n'est formée en réalité que par un pan de muraille haut de 25 empan, saillant du corps de l'enceinte d'à peu près trois ou quatre pas, et qui après un parcours de 100 pas dans une direction Nord et Sud, vient par un angle rentrant se relier de nouveau à l'enceinte principale. Fermée à l'intérieur de la ville par un mur plus faible et de même étendue, cette forteresse dont la superficie est de 100 pas de long sur 60 de large est en quelque sorte séparée du reste de la fortification. Son mur extérieur est flanqué d'un terre-plein d'une épaisseur de vingt empan, et présente en saillie deux tours également terrassées, et contenant ensemble sur un espace assez étroit à peu près huit pièces de canon de petit calibre. Dans l'intérieur de la Kasba habitent dans des logements spéciaux soixante janissaires, vieux soldats presque tous mariés qui nuit et jour gardent cette forteresse avec une grande vigilance.

A partir de ce point on suit la muraille en descendant la côte et l'on trouve la Porte Neuve qui est, ainsi que nous l'avons dit,

puisque Haedo a déjà plusieurs fois désigné ce point par l'expression *tramontana y Poniente*, c'est-à-dire le Nord-Ouest qui est en effet sa véritable orientation.

distante de 400 pas. Cette porte est surmontée à son flanc gauche d'un petit bastion sans terre-plein, haut de 23 emfans et percé de six embrasures : deux sur la face antérieure regardant le Sud, et deux autres sur chacune de ses faces latérales ; ce bastion n'est point muni d'artillerie. En continuant à descendre jusqu'à une distance de 450 pas, et après avoir passé devant la porte Babazoun (1) il existe au bord de la mer au point, où nous avons figuré l'extrémité gauche de l'arc, un bastion de forme carrée, haut de 25 emfans, de 20 pas de diamètre, et revêtu d'un terre-plein dans toute son étendue. On y compte neuf embrasures : trois tournées vers le S.-O., trois au S.-E. et trois au N.-E. Ce bastion qui n'est armé que de trois pièces de petit calibre assez mal disposées, fut fondé par Arab Ahmed en 1573 pendant qu'il était Pacha et Gouverneur d'Alger.

Si maintenant, nous suivons comme nous l'avons fait précédemment la muraille battue par la mer (corde de l'arc), nous ne trouverons plus aucun autre ouvrage de défense jusqu'au môle. Là, seulement au-dessus de la porte Babazera (Bab el-Djezira) s'élève un magnifique bastion qui est bien le meilleur et le plus grand qu'il y ait dans Alger. Cet ouvrage d'une longueur de 30 pas, sur une largeur de 40, est plus large que long ; il est terrassé et casematé sur les points les plus importants ; dépourvu d'embrasures, il est entouré d'un parapet qui s'étend du Nord au Sud et commande le port. Dans toute son étendue il est garni de 23 bouches à feu coulées en bronze de première qualité, et constituant la meilleure artillerie de toute la place. Six ou huit seulement de ces canons sont montés sur leurs affûts ; de ce nombre est une pièce à six bouches apportée de Fez en 1576 par Rabadan Vaja (Ramdhan Pacha) après qu'il eut mis Muley Maluch (Moula Abdel Malek) en possession du royaume dont cette ville est la capitale.

Ce bastion est sous la surveillance continuelle d'une garde composée d'artilleurs et de soldats des autres corps. Il a été construit

(1) Il est évident puisque Haedo n'en parle pas, que la porte Babazoun n'était point comme les autres défendue par un ouvrage spécial ; ce fait s'explique aisément par sa situation à 50 pas seulement du bastion dont il s'agit.

par le caïd Saffa, d'origine turque, lorsque pendant l'année 1551, et une partie de 1552, il gouverna à titre de khalifa ou lieutenant pendant l'absence de Hassen Pacha fils de Barberousse, la seigneurie d'Alger et ses dépendances.

Il y a également dans l'île dépendante du port, deux petites tours : l'une renferme un phare pour indiquer aux navigateurs l'entrée du port pendant la nuit, mais on ne l'allume jamais ; l'autre sert d'abri à la garde chargée de surveiller le port et les navires au mouillage, afin que l'ennemi ne vienne pas les incendier, ainsi que cela est arrivé quelquefois. Ces deux tours sont peu importantes et ne contiennent point d'artillerie ; elles furent construites par Arab Ahmed en 1573 en même temps que le parapet décrit ci-dessus, qui clôture l'île à sa partie intérieure.

CHAPITRE VIII.

DU FOSSÉ D'ENCEINTE DE LA VILLE D'ALGER.

Indépendamment des tours et bastions dont il vient d'être parlé, la ville est entourée de toutes parts du côté de la terre par un fossé de seize pas de large anciennement établi : il est en partie comblé par une grande quantité de vase et d'immondices. Mais à partir de la Kasba et tout le long de la muraille qui comprenant la Porte Neuve va se relier au bastion d'Arab Ahmed situé au bord de la mer, ce fossé dans toute cette étendue est large de vingt pas, profond comme une lance et dans un très-bon état d'entretien ; cette étendue longue d'environ 450 pas a été entièrement restaurée par les ordres d'Arab Ahmed pacha d'Alger pendant l'année 1573. Si ce souverain eût gardé plus longtemps le pouvoir, il aurait certainement réalisé l'intention qu'il avait formée, de rétablir dans les mêmes conditions la totalité de ce fossé d'enceinte.

Il n'y a point de contre fossé à l'intérieur de la ville faute d'emplacement, car les maisons pour la plupart touchent au mur dans son pourtour ; si cependant en temps de guerre les Turcs voulaient creuser un contre-fossé, ils seraient dans l'obligation de démolir les nombreuses maisons adossées au mur d'enceinte.

CHAPITRE IX.

DES CHATEAUX-FORTS PLACÉS EN DEHORS DES MURS D'ENCEINTE.

Trois châteaux ou forteresses que les Maures appellent *burgio* (bordj) constituant la force principale et la défense de la ville d'Alger ; ces ouvrages furent construits il y a peu d'années par les Turcs à une distance assez rapprochée de l'extérieur du mur d'enceinte. Le premier à main droite en sortant par la porte Bab el-Oued est connu sous le nom de Bordj el-Ochali (Bordj el-Euldj Ali) (1). Il est situé à 370 pas de la dite porte dans la direction de l'ouest, et bâti sur un rocher de forme quadrangulaire. Trois de ses faces sont casematées et percées d'embrasures ; la quatrième qui regarde la ville est protégée seulement par un parapet ; du côté nord il n'existe qu'une embrasure à la partie inférieure, mais les côtés qui font face à l'Ouest et au Sud sont percés chacune de deux embrasures en bas et de trois dans le mur de la plate-forme. La cour intérieure de ce fort a jusqu'à 30 pas de diamètre, son pourtour est entièrement terrassé : il y a au milieu de la cour une citerne établie avec beaucoup de soin. Il est armé de huit pièces d'artillerie de calibre moyen et n'est entouré d'aucun fossé extérieur ou intérieur. Il a été construit en 1569 sous le gouvernement du Pacha Ochali (el-Euldj Ali) (2), dans le but

(1) Ce fort a été désigné plus tard par les Indigènes sous le nom de Bordj Setti Takelilt, fort de notre dame la *Négresse* ; il était appelé par les européens fort Bab el-Oued ou des Vingt-Quatre-Heures. Voir la note suivante.

(2) El-Euldj. Ali surnommé *El-Fortas* (le teigneux), 19^e Pacha d'Alger. Au sujet du fort des Vingt-Quatre-Heures ; voici ce que nous trouvons dans *Géronimo* (2^e édit., pp. 87 et suiv.) opuscule publié à Alger en 1860, par A. Berbrugger :

« Le fort des Vingt-Quatre-Heures paraît avoir été commencé en 975 de l'Hégire (du 7 juillet 1567 au 24 juin 1568), par Mohammed Pacha, le premier des gouverneurs d'Alger qui se soit occupé de fortifier sérieusement cette place, très-faible en elle-même. C'est du moins ce qu'il résulte d'une inscription turque gravée sur une tablette en marbre blanc, placée naguères au-dessus de la porte, et qui figure aujourd'hui dans la section d'épigraphie indigène, au Musée d'Alger, sous le n° 29.

« M. BRESNIER, ancien élève de l'École spéciale des Langues orientales,

de protéger une petite plage découverte, sise dans le N. O., et accessible aux navires à rames qui auraient pu venir y débarquer des troupes.

Professeur à la chaire arabe d'Alger, a transcrit d'après l'original et traduit ainsi cette inscription, qui se compose de trois vers turcs, d'un rythme très-souvent employé dans les poésies ottomanes :

خرج ایدوب حق یولنه مال وزیر اعظم
یاپدی بو سوری جزایرده متین وعلا
شویله بالاتراولوب کردون همسر اولمش
اراسک روی زمیننی بولیهرسن همشا
نامی یاد اولمغیچون دیدی مدا می تاریخ
یاپدی بوقلعه ئی مرعی محمد پاشا

۹۷۶

Traduction littérale.

« Le très-grand visir, consacrant un capital à de pieuses et saintes dépenses.

« Eleva ce haut et formidable rempart à Alger

« Sa hauteur est si grande qu'elle égale celle du firmament.

« Sur la face de la terre tu n'en rencontreras pas un semblable.

« Pour éterniser, dit-il, la mémoire et l'époque de son règne.

« Mohammed Pacha, protégé de Dieu, édifia cette forteresse.

« 975 »

(Du 7 juillet 1567 au 24 juin 1568).

« Il est probable, d'après le récit d'Haedo, dont les éléments ont été recueillis de la bouche de témoins oculaires, que le fort des Vingt-Quatre-Heures avait été tout au plus ébauché par Mohammed-Pacha, qui arriva à Alger comme pacha vers le 8 janvier 1567 et y resta jusqu'au mois de mars 1568: Ali-Fortas (El-Euldj-Ali), pouvait passer pour le véritable fondateur, ayant fait la presque totalité de la construction. Il eût été naturel, dès-lors, que son nom figurât sur l'inscription, au lieu de celui de Mohammed. L'histoire de ces deux pachas, étudiée avec soin, fournit une explication, qui paraît satisfaisante, de cette apparente anomalie.

« D'abord, Mohammed-Pacha semble avoir eu l'initiative de cette création, à la même époque où il construisit le bordj Moula Mohammed (fort de l'Etoile), dont les ruines se voyaient encore naguère auprès des Tagarins.

« Il était le fils d'un des plus célèbres pachas d'Alger, de Salah-Raïs, qui

Ce château-fort ainsi que tous les autres ouvrages de défense environnant Alger a le grand inconvénient d'être dominé. Celui-ci est commandé au sud par plusieurs mamelons et par deux monticules situés à 100 et à 150 pas, d'où l'ennemi peut facilement le battre sans éprouver lui-même aucun dommage. Du haut de ces mamelons, on découvre entièrement le chemin qui mène d'Alger à ce fort, et de ces deux points, la même artillerie peut simultanément battre le château et intercepter toute sortie des gens de la ville qui voudraient lui porter secours.

porta les armes algériennes jusqu'à Tougourt, et même à Ouargla, qu'il soumit au tribut.

« Si Mohammed, qui d'ailleurs, le premier, réconcilia les janissaires avec les Levantins, c'est-à-dire la milice de terre avec celle de mer, et qui fut un grand justicier, dut être populaire parmi les Turcs, son successeur, Ali-Fortas, ne le fut en aucune façon ; par les motifs que voici, et que nous empruntons au texte d'Haedo (p. 79) :

« Euldj-Ali, de retour à Alger, fut pendant toute cette année (1570), et jusqu'à son départ du pays, en grande querelle avec les janissaires. La véritable cause de leurs dissentiments était que ce pacha ne se hâtait pas de payer la solde comme les autres l'auraient voulu. Aussi ces soldats, plusieurs fois, menacèrent de le tuer, et peu s'en fallut qu'ils le fissent. »

« On peut comprendre après ces détails, pourquoi le nom d'Ali-Pacha ne figurait pas sur le fort des Vingt-Quatre-Heures, quoique ce pacha en fut le véritable fondateur.

« *Bordj-Setti-Takelilt* nom actuel, veut dire : fort de notre dame la négresse. C'est du moins la signification du mot *takelilt* en Kabile.

« En démolissant (1853) la *khaloua* ou ermitage de Setti Takelilt, on n'a pas trouvé d'ossements sous le banc, ni de tête dans la niche. Peut-être avaient-ils disparu depuis l'occupation française.

« En terminant, nous voulons appeler l'attention du lecteur sur le nom européen de *Fort des Vingt-Quatre-Heures* attaché à la forteresse où Geronimo gagna la palme du martyr. Ce nom assez singulier, à vrai dire, n'a jamais reçu une de ces explications bien motivées qui satisfont l'intelligence et dispensent de toute recherche ou conjecture ultérieure. Il était ainsi appelé, ont dit les uns, parce qu'on l'avait bâti en vingt-quatre heures, ou, selon d'autres, parce que les Anglais s'en seraient emparés et l'auraient occupé pendant cet espace de temps. La première supposition tombe devant l'impossibilité matérielle, et l'autre, qui ne s'appuie sur aucune autorité historique quelconque, est une de ces hypothèses gratuites qui ne méritent pas l'examen. En somme, nous n'avons rien trouvé d'acceptable, quand à cette étymologie ; nous avons seulement acquis la certitude que la désignation de *Fort des Vingt-Quatre-Heures* n'a jamais été connue des indigènes, et que les Européens eux-mêmes ne l'employaient pas exclusivement, mais qu'ils lui donnaient comme synonyme la dénomination, plus usitée jadis, de *Fort Bab-el-Oued*.

Le deuxième château-fort (à l'extérieur) est situé dans la montagne à 1000 pas au Sud de celui de El-Eudj Ali, et à 600 pas au S. O. de la Kasba ; il est de forme pentagonale (1). Mesuré à l'intérieur, son diamètre est de 50 pas y compris une cour ou espace libre d'environ 25 pas : un terre-plein, de 30 emfans de hauteur, garnit sa muraille jusqu'au sommet. Les parapets sont d'une épaisseur de 20 emfans, dans chacun des cinq côtés il y a quatre embrasures. La cour qui contient huit maisonnettes destinées au logement de la garnison, recouvre dans toute son étendue une vaste citerne de forme ronde.

Ce fort n'a point de fossé intérieur ou extérieur, mais il est entouré d'une mine assez largement creusée pour donner libre passage, dans tout son parcours, à un homme se tenant debout : elle entoure les fondations et vient correspondre aux casemates. Huit pièces de petit calibre servent à sa défense, mais elles ne sont point montées sur leurs affûts. Il est entièrement dominé dans la direction du sud et de l'ouest par deux montagnes, distantes de 100 et de 120 pas, d'où l'on peut facilement le battre, et intercepter tout secours venant de la ville ou de la Kasba. Entre ces montagnes et le fort, le sol est profondément raviné, et contient de nombreuses cavités occasionnées par les eaux qui, en temps de pluie, se précipitent en masse des hauteurs. Le terrain de tous les environs est tellement accidenté, qu'un ennemi très-nombreux peut, non seulement se cacher dans les replis du sol, mais encore arriver jusqu'au pied des murailles du fort, sans être attaqué ni même découvert.

Ce fort construit en 1568, sous le gouvernement de M'hammed Pacha, fut pour ce motif appelé burgio (bordj) ou château de M'hammed Pacha ; il a été établi d'après les plans de Moustapha, sicilien renégat, ancien ingénieur du port de la Goulette.

A 1100 pas du fort de M'hammed Pacha, et à 1700 pas de la Kasba, dans la direction du sud, on trouve le troisième (et dernier) château-fort. Il fut commencé en 1545 sous le gouverne-

(1) C'est pour ce motif, sans doute, que les européens lui avaient donné le nom de Fort de l'Etoile ; il n'existe plus aujourd'hui. Quelques ruines seulement du côté des Tagarins indiquent la place qu'il occupait.

ment de Hassen, fils de Barberousse, lorsqu'il fut pacha d'Alger, pour la première fois. Il a été établi au sommet d'un monticule, sur le point même où l'empereur Charles-Quint, de glorieuse mémoire, planta sa tente quand il vint investir Alger, le 26 octobre 1541, veille de St Simon et S. Jude.

Plus tard, en 1580, lorsque S. M. Don Philippe, roi d'Espagne, fit réunir à Cadix et dans le détroit une flotte considérable pour marcher contre le Portugal, les Turcs furent saisis de frayeur, car ils étaient persuadés que ces préparatifs étaient dirigés contre Alger. Hassan, renégat vénitien, ancien esclave d'El-Euldj-Ali, qui était Pacha à cette époque, s'empressa de fortifier ce château, ou pour mieux dire le mamelon important sur lequel il était placé, en l'entourant de quatre cavaliers ou bastions formant le carré sur une étendue de 90 pas de longueur et de largeur.

Ces ouvrages sont orientés suivant les quatre points cardinaux ; leur hauteur ainsi que celle des murs qui les relient, est de 28 emfans : tous sont munis d'un terre-plein avec embrasures hautes et basses. Chacune des faces de ces quatre bastions est longue de 20 pas, et percée de trois embrasures : les parapets ont une épaisseur de 10 palmes, et la place d'armes qui se trouve au milieu a 44 pas de diamètre. C'est au centre de cette place que se trouve l'ancienne tour construite autrefois par le fils de Barberousse, mais on y ajouta un terre-plein, et comme elle est plus élevée que les quatre bastions, d'environ 12 emfans, elle figure là comme le cavalier de la fortification.

Il est bon de savoir aussi que par ordre de ce même pacha il a été pratiqué un fossé qui divise de l'Est à l'Ouest la place d'armes en deux parties inégales, de sorte que les bastions antérieurs du Sud et de l'Est, sont séparés par la largeur de ce fossé de ceux qui leur sont opposés en arrière absolument comme s'ils étaient deux forts distincts. Cette division a été faite afin que si l'ennemi venait à s'emparer des deux bastions antérieurs, on put se retirer dans les deux qui sont en arrière de ce fossé destiné à arrêter l'élan des vainqueurs. Pour faciliter également leur retraite, les Turcs ont aussi percé une porte déguisée ouvrant sur un passage souterrain en forme de mine qui part de la place des

bastions postérieurs, et va aboutir en bas dans le fossé. Pour ajouter encore aux moyens de défense de ces deux bastions on a élevé au-dessus de ce fossé de séparation un parapet qui les relie entr'eux : plusieurs embrasures ont été pratiquées dans ce mur à l'effet de repousser l'attaque et d'arrêter la marche de quiconque se serait rendu maître des deux ouvrages antérieurs. Il n'y a point à l'extérieur de la forteresse d'autre fossé, et celui dont nous signalons l'existence au-dedans, n'a que douze emfans de profondeur et vingt de largeur. Dans ces quatre bastions, il n'y a pas plus de douze pièces d'artillerie de moyen ou de petit calibre, non compris les trois pièces qui arment l'ancienne tour.

Cette forteresse est entièrement commandée, d'abord à droite et dans la direction de l'Ouest à une distance d'à peu près 150 pas, par une montagne d'où l'on peut à l'aide de l'artillerie, lui couper toute communication avec la ville ; ensuite dans la région du Sud et de l'Est par trois monticules situés à 150, 200 et 250 pas d'où l'on peut aisément battre ses murailles. D'autre part entre ces montagnes et le fort, le courant des eaux pluviales a creusé le sol d'excavations tellement profondes, qu'une armée considérable peut facilement s'y mettre à couvert pour attaquer la place.

Comme c'est sur le lieu même où l'empereur Charles-Quint planta sa tente que ce fort a été construit, on le nomme ordinairement Burg (Bordj) de l'Empereur. D'autres, en considération de ce qu'il fut commencé et achevé par deux pachas d'Alger portant tous les deux le nom de Hassen, l'ont appelé Bordj de Hassen Pacha (1). Il a été principalement bâti d'après les plans d'un renégat grec nommé le caïd Hassen.

Il importe de remarquer que les trois châteaux-forts dont il vient d'être parlé peuvent être à la fois battus en brèche et com-

(1) Il a été également appelé par les indigènes Bordj et-Taous lorsque les paons qui avaient toujours été à la Kasba, y furent transférés quand ce palais devint résidence souveraine. On l'a nommé aussi *Bordj Bou lila* fort d'une nuit, parce que suivant la tradition locale la tour (kolla) qui en formait la partie primitive et centrale aurait été bâtie en une nuit par l'empereur Charles-Quint. Haedo vient de dire au contraire que cette tour est due à Hassen ben Kheïr ed-Din : cette assertion semble beaucoup plus conforme à la vérité.

plètement privés des secours de la ville. D'autre part, sur la montagne comme dans la plaine, la terre sans être humide est assez malléable, et le peu de résistance que présente la pierre en général, rendent l'exécution de la mine on ne peut plus praticable. Il n'existe point de terre plus propice à ce mode d'attaque et exigeant aussi peu de travail. Au surplus, il est facile de se rendre compte de ces avantages, en examinant les cavités profondes et multipliées qui se trouvent dans quelques-uns des nombreux jardins situés sur les coteaux environnant Alger.

CHAPITRE X.

DES MAISONS ET DES RUES D'ALGER.

Revenons à la ville : à l'intérieur de ses murailles elle ne renferme que 12,200 maisons grandes et petites, car le développement de son enceinte n'est pas considérable, et qu'il n'y a pas une seule de ces habitations qui ne contienne une cour d'une plus ou moins grande étendue. Toutes les rues plus étroites que les rues les plus rétrécies de Grenade, de Tolède ou de Lisbonne, peuvent livrer passage à un cavalier, mais pas à deux hommes de front. Une seule rue fait exception, c'est la grande rue du Socco (Souk (1), (que nous avons dit traverser la ville en ligne directe de la porte Bab-Azoun à la porte Bab-el-Oued) parce qu'elle forme une espèce de marché entouré de chaque côté d'un nombre infini de boutiques, où l'on vend toute sorte de marchandises ; encore cette rue qui est la principale et la plus large voie d'Alger, atteint à peine dans sa plus grande largeur 40 emfans tout au plus, et sur bien des points elle est de beaucoup plus étroite. En résumé, les maisons de cette ville sont tellement agglomérées et serrées les uns contre les autres qu'elles la font ressembler à une pomme de pin bien unie. Il résulte de cet état de choses que les rues sont très sales pour peu qu'il pleuve parce que toutes ont le grand inconvénient d'être très mal pavées. A part la grande rue

(1) Souk سوق marché. Les Indigènes donnent aussi ce nom aux rues ou portions de rues contenant des boutiques où l'on vendait le plus souvent des marchandises ou des produits de même nature.

du Souk dont il vient d'être parlé, aucune d'elles n'a l'avantage d'être droite, ou alignée, et encore, cela peut-il se dire ? car dans toutes les villes bâties par les Maures il est d'usage de n'apporter aucun soin et aucun ordre dans l'établissement des rues.

Quant à l'architecture de leurs maisons, il n'en est plus ainsi ; la plupart d'entr'elles, ou pour mieux dire presque toutes sont très jolies. Elles sont généralement bâties à la chaux très solidement, et couvertes en terrasses sur lesquelles on étend au soleil le linge pour le faire sécher. Les maisons sont tellement rapprochées, et les rues si étroites que l'on pourrait parcourir presque toute la ville, en passant d'une maison à l'autre ; c'est, du reste, le moyen qu'emploient, pour se visiter beaucoup de femmes de la ville. Mais cette grande facilité de communication par les terrasses expose à des vols, comme cela arrive souvent, car les voleurs savent très bien aussi prendre ce chemin, si on n'y veille pas. Il est bien peu de ces maisons qui n'ait avec un grand vestibule, une cour spacieuse destinée à éclairer largement l'intérieur, car comme les Maures ne veulent pas que leurs femmes ou leurs filles voient au dehors ou soient vues, ils ne font pas ouvrir de fenêtres sur les rues, comme il est d'usage en pays de chrétienté. Ces vestibules et ces cours généralement construits en briques avec beaucoup de goût, sont pour la plupart ornés sur leurs parois de carreaux de faïence de diverses couleurs ; il en est de même des corridors et des balustrades situés à l'intérieur de ces cours, qui ressemblent aux cloîtres des monastères ; ces ouvrages entretenus avec le plus grand soin sont frottés et lavés chaque semaine. Comme pour ces lavages et pour leurs autres besoins une grande quantité d'eau est nécessaire, chaque maison a généralement son puits, et beaucoup ont aussi en même temps une citerne. L'eau des puits est lourde et saumâtre, on ne boit que celle des fontaines, qui sont belles et nombreuses au dedans et au dehors de la ville, ainsi que nous aurons occasion de le dire plus loin.

A l'extérieur des remparts, on ne trouve point quant à présent comme dans toutes les localités, d'autre faubourg que vingt-cinq maisons environ formant une rue, qui, des abords de la porte Bab-Azoun, suit la direction du sud. Ces maisons avec leurs

hangards servent de refuge à quelques pauvres, et d'abri aux Arabes et à leurs montures quand ils viennent à la ville. Des Maures qui possèdent des fours à chaux dans cet endroit en habitent aussi quelques-unes. C'est là tout ce qui reste du magnifique faubourg qui existait il y a peu d'années et qui comprenait plus de 1500 maisons. En 1673, Arab Ahmed, étant Pacha d'Alger, le fit démolir et raser lorsqu'il fortifia ce côté de la ville et en fit refaire le fossé, par suite de la grande frayeur qu'il éprouva de voir marcher sur Alger l'expédition que préparait alors Don Juan d'Autriche contre Tunis : cette ville fut en effet prise pendant le printemps de cette année-là.

(A suivre.)

NOTA. Le mot *tapià* dont nous avons cherché à établir le sens par la note ci-dessus, s'emploie dans une acception générale parmi les gens du métier. Ils se servent encore aujourd'hui de cette expression pour indiquer chaque assise, résultant de l'emploi répété de leur forme à *pisé*. Celle-ci variant de 0^m50 à 0^m60 de hauteur, il s'en suit que le barrage en pisé de la porte de l'Arsenal, atteignait à un peu plus d'un mètre de hauteur puisqu'il se composait de deux *tapias* ou *assises*. La nouvelle interprétation donnée à ce mot, nous a paru être la véritable.

D^r M.